

ALARME

JUIL. - AOUT - SEPT. 81

N° 13

S^F

Organe du **F**erment **O**uvrier **R**évolutionnaire en France

**PROLETAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSONS-NOUS,
SUPPRIMONS LES ARMEES, LES POLICES, LA PRODUCTION DE GUERRE,
LES FRONTIERES, LE TRAVAIL SALARIE!
ARMES, POUVOIR, ECONOMIE AU PROLETARIAT!**

NUMÉRO SPECIAL:

ORGANISATION ET CONSCIENCE RÉVOLUTIONNAIRE

Les deux textes que nous reproduisons dans ce numéro special d'ALARME, sont extraits d'ALARMA 2^e série, (groupe espagnol).

Pour le *premier*, "classe révolutionnaire, organisation politique, dictature du prolétariat", provient des numéros 24 et 25, premier trimestre et second trimestre 1973.

Le *deuxième* provient du numéro 31, Avril 1976, mais la présente traduction contient quelques rectifications et quelques rajouts rédigés en cette même année 1976.

Ces deux textes généraux sur l'organisation et la conscience, nous semblent important comme base fondamentale pour la discussion au sein du mouvement ouvrier et au sein de ses éléments les plus déterminés.

C'est pour cela que nous avons décidé de les publier.

CONSCIENCE REVOLUTIONNAIRE

ET CLASSE POUR SOI.

Parmi tous les groupes qui, ça et là, se disent révolutionnaires, aucun thème n'est aussi ressassé que celui de la conscience.

Les écrits qui traitent ce sujet sont rares et insatisfaisants¹⁾ mais à peine peut on lire une publication prolétarisante qui ne l'invoque pas -et renvoient toujours le fait révolutionnaire lui même au moment de son apparition au sein du prolétariat (en français: "prise de conscience", presque comme la PRISE d'un élixir). Croyant élever le niveau, certaines de ces publications ont recours à la substitution dialectique de la classe ouvrière en soi, PAR LA CLASSE POUR SOI. Ils en arrivent au même résultat, et en plus réduisent à un seul facteur, classe pour soi et conscience révolutionnaire, ce qui précisément dénote un important défaut de conception dialectique.

Non moins dans ce domaine de la pensée dialectique que dans d'autres confusion et pauvreté proviennent directement de 40 ans d'inactivité du prolétariat international, ce qui pour sa part a permis la croissance capitaliste de l'après guerre. Cela étant, ces groupes (trotskystes et bordiguistes, conseillistes, ces solitaires à la messianique réserve du genre Révolution Internationale, sans oublier les gens mous et ignorants du spectaculaire Strep lease situationniste) prennent les effets pour les causes et la cause réelle de l'effet, ils l'ignorent du tout au tout. Dans la crainte d'abandonner le terrain materialiste, ils se réfugient dans un materialisme pire que vulgaire, grossier! L'inactivité du prolétariat en tant que classe révolutionnaire est selon eux, nécessairement due à la croissance capitaliste. Ils confondent cette dernière AVEC LE DEVELOPPEMENT du système, et donc ils imputent les défaites du prolétariat, antérieures à la dernière guerre, à l'immaturité des conditions objectives pour la révolution communiste. Ainsi la splendide activité du prolétariat entre les deux guerres apparaît comme une impatience écervelée de sa part ou des révolutionnaires en son sein, et en tout cas, elle perd toute signification. Dans cet ordre d'élucubrations, il y a des groupes qui fixent l'arrêt de la période révolutionnaire antérieure à 1920-22 avec la défaite de la révolution allemande. Autant dire qu'il n'y a pas eu d'offensive prolétarienne en dehors de Russie et d'Allemagne. D'une manière ou d'une autre, ils s'inventent une commode base matérielle pour s'expliquer la défaite de la révolution entre les deux guerres et l'absence de mouvement insurrectionnel mondial depuis la dernière.

Ne s'expliquant pas l'aspect subjectif de l'expérience antérieure, en particulier de 1914 à 1937, ce materialisme abandonne la dialectique s'empêchant ainsi de voir les objectivations négatives de cette expérience, accumulées durant des décennies. Par conséquent, il ne peut que mal préparer la nouvelle subjectivité nécessaire pour se défaire de ces objectivations et mettre à contribution les facteurs économiques, culturels, psychiques et scientifiques donnés, accumulés et reiterés par l'histoire.

1) Le livre de Max Weber, "Marxisme et Conscience de classe, (ed. IO/IS Paris 1975) est un exemple récent de cette vacuité. Plus de 400 pages superficielles sans entrer dans le coeur du sujet annoncé par le titre, ni définir seulement ce qu'il faut entendre par conscience de classe. L'auteur la confine au Parti, et le Parti, il en voit la préfiguration dans sa Ligue Communiste qui ne perd pas une occasion de s'agenouiller devant le Stalinisme.

Si l'on signale que Weber voit dans le programme commun français (PC-PS) un signe de concession stalino-socialisante au prolétariat, il devient évident que la qualité de sa conscience n'est pas révolutionnaire.

Se trompant ainsi dans les prémisses, on se trompe nécessairement, et *plus gravement*, dans les conséquences. En effet, les idées touchant aux chemins tortueux et aux situations qui auraient permis à l'illustre conscience de se glisser dans les cerveaux des prolétaires, lorsqu'elles ne sont pas évolutionnistes, sont crédules, les unes triviales, les autres cocasses. Elles se cantonnent toujours à un mécanisme simpliste, sinon obtus, mais cela se sous entend, elles s'abritent derrière la dialectique et quelques textes de Marx en guise de scapulaire. *Voyons* de plus près.

Parmi les crédules, il y a deux catégories: les crédules de la crise de surproduction, et ceux de la baisse définitive du taux de profit du capital. Selon les premiers, les conditions objectives de la révolution ne sont pas présentes tant qu'il y a croissance capitaliste, et la classe elle-même ne pense pas à elle tant qu'elle est en présence du plein emploi. Par conséquent, les adeptes d'une telle vision dédaignent s'adresser à la classe, vivent en cercle d'intimes, distillant leur propre "pureté", en attendant leur heure. Leur heure sera celle de la crise de surproduction, le chômage à une échelle gigantesque, la faillite des plus solides compagnies capitalistes et la baisse du salaire des ouvriers qui n'auront pas encore perdu leur emploi. Alors le cercle d'intimes sortira sur la place publique, exhibant la conscience en chair et en os, et le prolétariat irrédentiste la fera sienne. Ce n'est pas caricatural; ainsi se représente la fameuse "prise de conscience" les crédules à la sauce "Révolution Internationale". La même idée est partagée, *mais* à part la différence dans l'attitude quotidienne, par les différentes chapelles Trotskistes. Pire, cette idée est partagée également par le stalinisme, dans la mesure où une grande extension du chômage en Occident lui permettrait de se présenter comme "Sauveur Socialiste" réclamant la nationalisation généralisée.

Se disant scientifique, l'autre variété de crédules assure sans sourciller que l'acquisition d'une conscience par le prolétariat, et donc la possibilité révolutionnaire elle-même, arriveront lorsque la baisse tendancielle du taux de profit capitaliste sera descendue au plus bas. En vertu de leur matérialisme grossier, ses théoriciens (*entre* autres bordiguistes) devraient trouver un motif économique supérieur qui empêche la continuation du système capitaliste. Il est indéniable que lorsque ce moment arrivera, s'il arrive, n'ayant plus la moindre affaire à réaliser, le capitalisme s'effondrera. Mais dans ce cas, il s'effondrera, s'éteignant comme une flamme qui aurait consommé tout l'oxygène disponible. Loin d'être alors liquidé révolutionnairement par le passage à un type supérieur de société, avec lui et au premier rang, les conditions objectives de la révolution ainsi que le prolétariat comme classe révolutionnaire se consumeront également. Cela suffit pour voir clairement, sans entrer dans d'autres considérations, que cette catégorie de crédules tombe dans un délire encore plus grand que les premiers, car si leur projet se réalisait, la préoccupation impérieuse ne serait pas la révolution communiste mais la simple survie des individus, même en tant qu'esclaves ou nouveaux serfs de la glèbe.

Il n'y a aujourd'hui aucune tendance qui se représente évolutivement le passage du capitalisme au communisme. Les organisations stalinienne et "socialistes" parlent certes, de ce passage pacifique et légal, mais elles le font en sachant qu'il s'agit pour elles d'arriver au capitalisme d'Etat. En tant que vision sociale, le réformisme n'existe plus. Aussi, parler d'une *sociale*-démocratisation du mouvement ouvrier embrouille tout concept, empêche d'avoir une notion exacte de la période historique présente et condamne le travail révolutionnaire immédiat et futur. Pour comble, cela authentifie la démagogie démocratico-bourgeoise du stalinisme. Dans ce sens, nous assistons au contraire à une stalinisation de ce qui fut le réformisme ainsi que des insti-

tutions mêmes du capitalisme occidental. Cependant, il y a un ~~net~~ relent évolutionniste dans ces notions touchant à la formation de la conscience révolutionnaire du prolétariat et à la formation de la classe pour soi. Même si cela ne va pas plus loin, cela diminue l'action combattive de ses adeptes. Or l'action est par elle-même conscience et créatrice d'une plus grande conscience.

Il y a également deux courants principaux de cet évolutionnisme. L'un d'entre eux croit pouvoir susciter la conscience dans la masse des salariés petit à petit, grâce à des pétitions de caractère *immédiat*. C'est à dire par de simples améliorations à l'intérieur du capitalisme. Les liant à un radicalisme progressif, la conscience du prolétariat passerait, disent ils, de la neutralité démocratique syndicale à la neutralité révolutionnaire, de la défensive face au système capitaliste à l'offensive contre lui, de classe gouvernée à classe gouvernante. De là se déduisent le travail *Fractionnel* dans les syndicats, le front unique avec le stalinisme et l'ex réformisme, l'utilisation des parlements ainsi que les consignes du type: gouvernement des dirigeants de ces organisations (faussement appelés gouvernement ouvrier), contrôle ouvrier de la production, nationalisation de l'industrie, et d'autres du même style. En outre, cet évolutionnisme tactique aussi fait reposer ses espérances sur la crise de surproduction. Sans elle, il n'entrevoit pas de révolution possible, ni donc d'application fructueuse de son tacticisme. Dans le meilleur des cas - la majorité des autres cas étant bien pire - cet évolutionnisme suit la trace des bolchéviques de 1917, comme le fit à son époque LE PROGRAMME DE TRANSITION de la IV^e Internationale naissante.

Retard énorme, car depuis lors, la nature des grandes organisations auparavant ouvrières, l'expérience de la lutte de classes mondiale et les possibilités immédiates de la révolution communiste ont profondément changé, alors même que le capitalisme, pour sa part, s'est consolidé dans sa forme étatique, sans équivoque sur sa réactionnaire et décadente nocivité. C'est pour cela que ces tendances en question se trouvent aujourd'hui à droite de leur modèle Trotskyste, et encore plus à droite quant à l'exigence d'une *activité révolutionnaire*.

Un autre évolutionnisme non conféssé est inspiré par la phrase, aujourd'hui ancienne, d'Otto Ruhle: "La révolution n'est pas une affaire de parti", aberrante déduction de la célèbre phrase: "L'émancipation des travailleurs sera l'oeuvre des travailleurs eux mêmes". Il s'agit, cela s'entend, de la tendance appelée conseilliste. Son simplisme théorique a connu ces dernières années un regain par réaction au poids accablant de la contre-révolution stalinienne russe, à son oeuvre néfaste en Europe et en Asie entre les deux guerres et jusqu'à présent. La contre-révolution apparaît comme étant l'oeuvre d'un parti; la révolution, par conséquent, est contemplée comme nécessairement anti-parti. Et la conscience révolutionnaire apparaît alors comme une acquisition lente et progressive de la classe au sein du capitalisme, et même au sein des conseils ouvriers eux mêmes une fois qu'ils ont surgi. Voulant éviter cette difficulté, les conseillistes appellent à leur secours l'économisme de la crise de surproduction, associé à un faux spontanisme. Les actions spontanées de la classe ouvrière se débattant contre les effets catastrophiques de la crise, précipiteraient la formation de la conscience et avec elle, la révolution. Ainsi ils accumulent terreur sur erreur, car la seule chose qui est vraiment spontanée, c'est ce qui est créé par le mouvement historique quant aux conditions sociales et aux modalités concrètes de la lutte. Ni la classe ouvrière ni les révolutionnaires n'ont les moyens de choisir les unes *et* les autres. Réussir leur interprétation et parvenir à les utiliser, c'est en cela que consiste le rôle des révolutionnaires et avec eux, de leur classe. Les soit disants actions spontanées de la classe ouvrière partent toujours

d'une initiative, pour aussi inconnue qu'elle soit. Dans le cas contraire, elles ne pourraient se produire. Ce sont donc des factions volitives sur un terrain très propice, généralement méconnu. Sans ce dernier, impossible de les provoquer. *Se refuse à créer* un parti qui s'efforce d'interpréter justement la spontanéité donnée par le devenir, c'est réduire la volition, l'impulsion révolutionnaire du prolétariat, au minimum, quand on ne la désèche pas.

L'émancipation du prolétariat par le prolétariat lui même, présuppose sa constitution en parti et cela s'avère impossible sans une telle constitution. Cependant cela ne peut être une unité massive et fermée, mais nécessairement composée, ouverte à la rose des vents révolutionnaires. Dans le cas contraire, il ne s'agirait pas du prolétariat constitué en parti, mais d'un parti constitué en prolétariat, c'est à dire d'une usurpation. La composition de ce prolétariat érigé en parti passera, passe déjà par sa condition actuelle de classe exploitée, depuis l'indifférence à toute action jusqu'à l'action et la connaissance révolutionnaires accessibles, en passant par toutes les gradations imaginables. L'exaltation due à la victoire ouvrière réduira au minimum le poids mort des gens passifs et enflammera, par contre, l'accablante majorité et suscitera surtout des capacités et opinions révolutionnaires insoupçonnables, susceptibles de transformer en autant de nouveaux centres de regroupements, gardant l'unité révolutionnaire générale. Sans entrer ici dans une plus ample analyse, l'accomplissement de la révolution jusqu'au communisme, dépendra pour une bonne part de cette exaltation, tout en sachant qu'il est chimérique de parler de garanties. Un type d'organisation sociale post-révolutionnaire qui ne se méfie pas, au début surtout, de dangers mortels, est inimaginable dans la mesure où quelque fraction de la classe prétendrait, pour n'importe quelle raison, détourner le travail social vers des applications qui conserveraient ou étendraient, au lieu de les écraser, les différences économiques du capitalisme. Une nouvelle catégorie d'exploiteurs réapparaîtrait en elle.

Plus ou moins accusé, l'évolutionnisme par rapport à la formation de la conscience n'a pas été une exception si rare dans l'histoire du mouvement révolutionnaire. C'est un fait aujourd'hui plus répandu et plus grave qu'à une autre époque, à cause de la terrible confusion introduite dans la théorie par la fallacieuse publicité de la contre révolution stalinienne, de ses répercussions dans la classe ouvrière et dans la pensée même de partis ou groupes opposés à elle. Deux théoriciens qui en leur temps prêtèrent à la contre révolution stalinienne de signalés services dans leurs pays respectifs, influençaient toujours des hommes qui, s'ils se passaient de leur patronage, amélioreraient sans doute quelque peu leurs conceptions. Il s'agit de Lukacs et de Gramsci, qui ne dépassent pas l'économisme et tombent tête baissée dans l'évolutionnisme. Ceux là même qui parlent aujourd'hui de la conscience révolutionnaire (du prolétariat) à la troisième personne et de la leur (la conscience de chaque groupe théorisant) à la première personne sont dans l'erreur à ce sujet.

Très différent est le cas, par leur position de militants, deorter, Ruhle, Pannekoek et la gauche germano-hollandaise en général. Mais leurs conceptions sur la formation de la conscience révolutionnaire et sur l'édification de la société communiste nécessiteraient, pour être réalisées, un temps indéfini de cumulation progressive. Ils supposent la liberté et la culture croissantes au sein du capitalisme, à l'opposé de ce qui existe effectivement. C'est pour cela que leur influence actuelle dans ce domaine est dissolvante.

L'accumulation et la centralisation élargies du capital sont un facteur multiplicatif de la dépendance matérielle et culturelle du

prolétariat. Par conséquent, il n'y a pas de place pour un quelconque gradualisme dans la formation de la conscience. Elle ne peut pas apparaître non plus brusquement comme conscience révolutionnaire nette dans la totalité de la classe ni même dans la majorité de ses membres. Cependant, la plus grande sottise, infantilisme matérialiste comique, est de parler d'une formation scientifique de la conscience. Toute la théorie prolétarienne se réduirait à cela si une telle possibilité existait et sans défaite possible, la victoire serait mathématiquement garantie à l'instant historique X où la conscience atteindrait son objet formateur. Mais il ne s'agirait pas alors d'une société humaine, mais d'un assemblage inorganique, ou tout au plus d'une termitière.

Notre communisme est scientifique parce que les facteurs économiques, culturels, et même psychiques de sa propre production dans le devenir humain ne tombent pas du ciel. Ils proviennent de la société présente et des exigences de chacun, dont la satisfaction permet de mettre ce qui a été antérieurement acquis au service de chacun. Dit d'une autre façon, ces facteurs proviennent de l'antagonisme entre l'organisation industrielle et le travail salarié, qui accentue l'esclavage de l'homme, alors que cette organisation permettrait la pleine liberté en faisant sauter les serrures capitalistes. Mais l'antagonisme n'aura jamais un dénouement mécanique favorable au prolétariat, ni même inévitable dans le temps. Cela fait soixante ans passés que la possibilité existe et que l'antagonisme fondamental s'aggrave. La conscience révolutionnaire, pendant une si longue durée, n'a pas suivi une progression ascendante, ni peu s'en faut. L'antagonisme était moins intense 40 ou 60 ans auparavant, moment où la conscience du prolétariat mondial ET SES PRATIQUES eurent une claire expression. Depuis lors, l'antagonisme qui permet et requiert la révolution communiste, s'est accentué à un degré extrême, les symptômes de putréfaction du système se multiplient, alors que la conscience et les pratiques du prolétariat ont atteint leur point le plus bas depuis 1848.

Que la conscience de classe connaisse des hauts et des bas est un fait établi; cela est relié aux avatars de la lutte. Mais le déclin dont nous sommes les témoins depuis la révolution espagnole jusqu'à nos jours n'a de précédant ni dans la durée ni dans la gravité des dommages causés. C'est que la plus démoralisante des défaites n'est pas celle infligée de front, mais celle infligée par la félonie d'alliés supposés. Et un coup d'oeil sur les événements depuis 1914 suffit pour se convaincre que le prolétariat n'a été vaincu dans aucun pays par la bourgeoisie, son séculaire ennemi bien identifié, mais par les organisations politiques et syndicales appelés socialiste, anarchistes ou communistes. Précisons: à ces dernières, clairement stalinistes, est échu le rôle principal pour la besogne à partir de 1923. Elles assumèrent ainsi le rôle de la vieille réaction, mais avec des caractéristiques nouvelles, non bourgeoises, mais capitalistes d'Etat et susceptibles par là même de s'opposer à la bourgeoisie et à ses monopoles, jusqu'à les absorber, de gré ou de force, mais exacerbant les traits du capitalisme en général. Dans la foule, la falsification des concepts révolutionnaires a été si loin que le capitalisme étatique est présenté et pensé comme économie socialiste par presque tout le monde.

Comme résultat de ce procès négatif, en Europe occidentale, le prolétariat a été la proie du capitalisme, à travers ses représentants politiques et syndicaux de la contre révolution russe... alors qu'en Europe orientale il se voyait imposer la dure dictature de cette dernière. Partout, la perversion des idées en est arrivée au point d'attribuer aux mouvements nationalistes un caractère totalement opposé à ce qu'ils sont, car depuis le pire jusqu'au moins mauvais, ils ne sont qu'une anarchique et réactionnaire survivance du passé, le jouet vénal des grandes puissances.

D'autre part, aucune tendance ne se détache, qui ait mis sans hésitation le doigt sur la plaie et qui ait compris que la possibilité de révolution restait présente, sans nécessiter de crise mercantile ni de grande croissance capitaliste. A l'objectivation réactionnaire des anciennes organisations révolutionnaires s'est ainsi juxtaposée la carence de subjectivité révolutionnaire valide des groupes et tendances plus sains. Résultat: le prolétariat mondial, enfermé dans la criminelle rivalité inter imperialiste, est resté inerte, laissant libre jeu à tous ses ennemis, à la vieille et à la nouvelle réaction en collaboration-RIVALITÉ. Cette longue absence de combattivité révolutionnaire est ce qui permet à certains interprètes de parler, ou d'intégration du prolétariat -contresens stupide- ou bien de la prospérité comme cause directe et suffisante de la passivité du prolétariat.

Il est incontestable que la conscience de la classe historiquement révolutionnaire est en dessous du niveau acquis entre les deux guerres, en dépit des signes de nouvelles révoltes surgissant ici et là. Et ce n'est pas seulement la sienne mais aussi, accentuant cet état, celle des groupes révolutionnaires, soit donc de ceux qu'il faut tant bien que mal considérer comme le secteur le plus alerte de la classe. Répétition de concepts morts, pauvreté et confusion, absence de vision globale du passé et donc aussi de l'avenir immédiat, sont le lot général de ces groupes. D'autres, aux prétentions plus vides que consistantes, pseudos innovateurs de vieilleries oubliées, sont en vérité plus hors qu'au sein de la classe révolutionnaire. Les uns et les autres croient, sans exception connue, que la passivité du prolétariat réside dans le "plein emploi", ou dans ce qu'ils appellent, s'accommodant de la terminologie dominante, "société d'abondance". Ceci est un vice économiste, un atavisme qui les conduit, qu'ils le veuillent ou non, à se situer comme sujets de l'histoire d'une nature différente de celle du prolétariat. Selon eux, en effet, la classe ne peut acquérir une conscience révolutionnaire que forcée par une nécessité matérielle directe, lorsque le capital en crise de surproduction jette dans la misère 30, 60, 100 millions ou plus d'ouvriers. Il y a des groupes qui arrivent au point de croire indispensable la troisième Guerre mondiale pour que la révolution voit le jour. Par contre, tous ces groupes ont acquis leur degré particulier de conscience révolutionnaire - ne parlons pas de leur validité réelle- en marge de la nécessité matérielle, par connaissance intellectuelle, et même en marge de leur propre expérience. La classe ouvrière et eux mêmes apparaissent, par conséquent, comme des déterminations et des sujets différents du devenir humain.

C'est là leur défaut principal, générateur d'autres défauts et ce qui, quel que soit leur importance numérique et leur propre vouloir, en fait des sectes, chacune enkystée dans quatre idées prostituées quand elles ne sont pas fausses et surtout, dans leurs risibles jactances. Prétendant rendre compte de tout un passé mal ou partiellement compris, ces possesseurs de conscience se représentent comme essence du présent et du futur, et presque clairement comme point de départ - AN OI - d'une nouvelle ère. Ces juges modernes taxent d'idéologie tout ce qui sort de leur propre idéation de l'activité révolutionnaire. Et ainsi, entre la Terre Promise de la "classe pour soi", et l'épouvantail "idéologie", utilisés comme "vade retro satanas", la faiblesse et l'incongruence théoriques des uns et des autres atteignent une limite au delà de laquelle on ne voit rien. Ils ne se rendent pas compte qu'ils sont, par leurs erreurs, soit les produits indirects, soit les victimes de la corruption des notions révolutionnaires qui a régné durant plusieurs décennies.

Une référence élémentaire s'impose ici. Entre ce que Marx appelait idéologie et ce que désignent avec le même mot les groupes mentionnés, il n'y a aucun rapport.

Les idéologies étaient pour Marx des inventions plus que des idées, non déduites de la réalité sociale concrète dans son devenir continu, mais inventées comme des doctrines salvatrices pour le prolétariat et pour l'humanité. Marx adoptait le comportement de l'homme de sciences qui étudiait le matériau de sa discipline, y compris ses intuitions propres pour pouvoir énoncer les idées à son sujet. Il voyait clairement que les idées révolutionnaires ne pouvaient être une passion du cerveau, mais le cerveau de la passion. Pour les inventeurs d'idées, il s'agissait, au contraire, d'une pure passion cérébrale, de crédo rédempteurs non basés sur la réalité matérielle de la société. Dans ce sens là, les idéologies ont cessés d'exister. Il est même absurde de parler d'une idéologie bourgeoise, sans parler de la social-démocrate. Il s'agit d'escroqueries intentionnelles et plus qu'évidentes bien qu'elles soient encore imposées au plus grand nombre. En revanche, ceux qui utilisent actuellement le terme idéologie, l'emploient en refusant de spécifier, une fois l'étude des conditions données, les tâches révolutionnaires concrètes de la classe et donc les leurs. Ils se limitent à arborer des panacées: révolution sociale, ou abolition du travail salarié, quand ce n'est pas du travail tout cours. Ils adoptent donc des positions plus ou moins marginales, hors de la réalité présente et quotidiennement vécue. Qu'ils le veuillent ou non, peu ou prou, ils s'inscrivent dans ce que Marx appelait idéologies.

A un meilleur niveau politique du prolétariat entre les deux guerres correspondait une qualité théorique des révolutionnaires supérieure à l'actuelle, sans parler ici des aspects concomittants. En même temps, niveau politique et qualité théorique se situaient sur un terrain de classe généralement sain et optimiste, encore peu foulée au pied par la perversion versée à flots, surtout depuis la révolution espagnole jusqu'à nos jours, par le stalinisme et ses alliés. Il y a une interaction très évidente entre les 3 facteurs (à savoir, niveau politique de la classe, qualité théorique du secteur révolutionnaire, et sain optimisme dans son domaine), mais il est impossible d'accorder à l'un d'entre eux la suprématie pour l'apparition ou la réapparition de conscience révolutionnaire au sein de la classe ouvrière. Il est certain que la montée de l'un des trois facteurs retombera favorablement sur les deux autres. La validité de la théorie est décisive à la longue, de même qu'elle l'est dans l'immédiat pour la formation d'organisations capables. Nonobstant, même la meilleur d'entre elles ne réussira jamais à introduire au sein de la classe, la conscience révolutionnaire. Dans ce sens, l'école du prolétariat, ne sera jamais la réflexion théorique, ni l'expérience accumulée et bien interprétée, mais le résultat de ses propres réalisations EN PLEINE LUTTE. L'existence précède la conscience; le fait révolutionnaire, sa propre conscience pour l'écrasante majorité des protagonistes. Ce que la classe ouvrière dans son ensemble ou un de ses secteurs pense des luttes en jeu reste très en deçà de ce que la lutte elle-même réalise ou pourrait réaliser. Le contenu latent dépasse le contenu apparent. C'est seulement lorsque le premier prend corps, que la conscience révolutionnaire émerge du fait lui-même, conscience concrète, non théorisée par la classe, mais conversion de la théorie révolutionnaire en réalisation, ou nouvelle condensation de l'expérience en théorie. C'est ce qui est arrivé invariablement depuis 1848 et la Commune de Paris jusqu'à la révolution espagnole. Il est donc impossible de tracer un plan, même très approximatif, du développement de la conscience révolutionnaire. C'est le nombre d'ouvriers conscients qui peut et doit augmenter au sein de la classe, et cela est une des tâches principales des révolutionnaires organisés. La conscience de l'ensemble de la classe se fraiera un chemin seulement dans la mesure où les avatars de la lutte, qui ne cessent de se présenter, peuvent l'amener à dépasser dans les faits les notions que le capitalisme lui inculque, et les chaînes des organisations politiques et syndicales lui imposent.

Dans une telle situation, la conception révolutionnaire, exprimée par des minorités de la classe, jouera un rôle catalyseur très important. Non grâce à un quelconque développement progressif de la conscience dans la classe, mais au contraire grâce à son aptitude à favoriser ces situations brusques, et à exacerber leurs concrétisations révolutionnaires. De toutes façons, pour aussi loin qu'elle soit allée, cette conscience n'en restera pas moins partielle, vague pour la majorité et susceptible d'être adultérée, manipulée et même anéantie. Croire qu'avec l'acte révolutionnaire suprême la classe pour soi et sa conscience révolutionnaire seraient pleinement réaliées, et du pur infantilisme, pour ne pas dire une espérance idéaliste! "La classe pour soi" est bien plus une allégorie militante que la représentation d'une situation future. La bourgeoisie réalisa la révolution pour soi et c'est pour soi qu'elle organisa la société entière. Impossible d'être une classe pour soi sans opprimer les autres classes. Notre révolution est un acte de la classe ouvrière dans son ensemble, mais pas strictement pour soi, car étant à elle seule la classe révolutionnaire et communiste exclusive, en niant les autres classes, elle se nie elle-même. Elle devra donc paralyser ses ennemis, mais elle ne peut ni n'a besoin de les exploiter. Il n'y a donc de "pour soi" que le moment fugace de l'explosion révolutionnaire à partir duquel la classe ouvrière commence à se dissoudre dans le tout social, à moins de retomber dans la condition de classe exploitée, POUR LE SOI DES AUTRES.

Par contre, la conscience révolutionnaire, au sens exact, ne commence à prendre corps qu'avec l'attaque du capital et la constitution du prolétariat en classe dirigeante. Elle est déterminée, avec l'acte révolutionnaire, aussi et SURTOUT par le processus subséquent de transformation de la société à l'échelle mondiale, jusqu'à l'élimination de tous les vestiges de classes. Le premier acte sera toujours, plus qu'une volition générale de la classe, un fait consommé dans l'état de la lutte, à partir duquel la conscience révolutionnaire s'affirmera en profondeur, en extension et en qualité, en même temps que dans la pratique, la société communiste elle-même. La plénitude de la conscience ne peut provenir que de sa propre incarnation dans la structure de la nouvelle civilisation et dans la mentalité de chaque personne. C'est la découverte enfin possible de l'homme par l'homme lui-même.

Ceci est posé quant à la conscience révolutionnaire généralisée à proprement parler, dont l'existence, si on la supposait possible dans la société actuelle, ferait de la transformation communiste dans tous les continents, un naïf jeu d'enfant. Quand à l'autre, la conscience limitée et indispensable pour donner la mort au capitalisme, elle dépend aujourd'hui, dans une large mesure, des révolutionnaires en général et particulièrement de l'influence des ouvriers révolutionnaires sur la majorité de la classe. Sans cela, l'acte le plus subversif de cette dernière se retournera en fin de compte en son contraire, comme on l'a vu en tant d'occasions, la dernière en Pologne. C'est la conjonction de l'élan subversif de la classe et de la subversion théorique et pratique de son secteur révolutionnaire qui sera déterminante. La théorie comprend le passé et le futur immédiat liés par notre action présente.

C'est donc la conscience des révolutionnaires qui tout d'abord doit se situer à la hauteur des possibilités offertes par l'histoire à l'ensemble de la classe. Ces possibilités sont si grandioses, si illimitées malgré des impressions superficielles qu'elles poussent toujours à la révolution. Les révolutionnaires ont été et sont encore en arrière des possibilités. Ils demandent aux conditions historiques qu'elles leur livrent une situation révolutionnaire quand en réalité, ils ont tout entre leurs mains pour la susciter... excepté leur propre subjectivité. C'est pour cela que les appareils politico-syndicaux soit disant ouvriers, aujourd'hui piliers du capitalisme, s'imposent encore bien qu'ils

aient perdu toute influence véritable dans la mentalité des travailleurs. Détruire l'emprise de ces appareils doit être la première des batailles pour laisser libre cours à la révolution. Il faut aller tout droit à la classe ouvrière et l'inciter contre ces appareils sans demi mesure et sans vocifération faussement radicale, mais avec des propositions de lutte articulées en vue de leur destruction, condition parallèle à la destruction du capitalisme. La conscience révolutionnaire ne se cache pas ésothériquement; elle dit sa vérité profane et profanante, et sa vigueur passionnée élimine sa stridence.

L'idée de révolution communiste, même spécifiée comme abolition du travail salarié, n'en est pas moins une notion légère, même si on la suppose comme acquise par la majorité du prolétariat, espoir absurde dans le monde actuel. Car l'abolition du salariat comme objectif direct une fois le pouvoir du capital arraché, est loin d'être un acte unique, comme l'abolition des lois actuelles ou bien le démantèlement de la machine étatique. L'abolition du salariat se décompose ou se subdivise en une série de mesures dont la mise en pratique aboutira, comme unité, à son abolition. Les principales mesures, les plus décisives, se déduisent de la situation actuelle de la classe, de ses possibilités maximales vis à vis d'un capitalisme décadent, sans aucun droit à l'existence. La conscience d'une organisation révolutionnaire, quelque soit sa taille, ne peut apparaître que par la formulation et la DEFENSE de ces mesures, propositions de lutte au PROLETARIAT. Sont condamnés à la vocifération inopérante, ou ce qui est pire, au charlatanisme politique, ceux qui se refusent à la faire.

Sans entrer dans des détails ici superflus, que l'on se reporte, dans "POUR UN SECOND MANIFESTE COMMUNISTE", au dernier chapitre: "les tâches de notre époque", que par confusion, ignorance ou autre raison obscure, certains taxent de programme de transition. Il convient ici de préciser quelques notions élémentaires, mais totalement oubliées. L'ancien programme minimum du mouvement ouvrier avait comme projet sa réalisation dans le cadre du capitalisme, dans l'attente de réaliser le programme maximum. Le PROGRAMME DE TRANSITION, fondement de la IV^e Internationale, prétendait fondre en un seul programme minimum et programme maximum, en passant par les nationalisations, erreur dont l'origine se retrouve chez Marx et Engels, et sans les implications réactionnaires révélées depuis.

Enfin, les tâches de notre époque jalonnent sans discontinuité l'avènement du prolétariat en classe dominante et sa propre disparition, ainsi que de toutes les autres classes, dans la société communiste. L'impulsion combattive du prolétariat proviendra de revendications qui le mettront en situation ensuite de ne plus avoir à réclamer, parcequ'il disposera de tout. Il faut rendre palpable l'immédiateté de cette possibilité pour que la conscience de classe s'insurge pour la révolution et du même coup fasse sauter en mille morceaux les appareils politico syndicaux qui l'étranglent. En somme, la motivation MATÉRIELLE de la liquidation du capitalisme est donnée par la déclinante contradiction existant entre le capitalisme et la liberté du genre humain. Cette dernière commence par la liberté du prolétariat et va de la consommation nutritive jusqu'au domaine culturel dans ces plus multiples et plus spirituelles facettes. Rions nous de ceux qui espèrent la crise de surproduction, la baisse catastrophique du taux de profit, la troisième guerre mondiale, ou on ne sait quel saint esprit fécondateur de consciences.

Bien propagé, semblable programme aura de grandes répercussions dans l'immédiat et de plus grandes encore à long terme. Mais dans la situation corrompue actuelle, il est loin de suffire pour ouvrir le canal torrentiel nécessaire. La I^e Internationale (Association Internationale des Travailleurs), à peine fondée, s'agrandit vertigineusement parcequ'elle présentait des idées limpides à un prolétariat sans influences malsaines, à un prolétariat vierge. L'Internationale communiste trouvait encore un milieu ouvrier peu pollué par le réformisme, celui de la social

démocratie de l'entre deux guerres, ennemi beaucoup moins nuisible que celui d'aujourd'hui. Mais à l'heure actuelle, les révolutionnaires se heurtent à des difficultés beaucoup plus grandes, conséquence de l'aboutissement négatif de la période antérieure qui a installé des organisations et des gens qui continuent à se proclamer communistes ou socialistes dans la structure économico-policière du système capitaliste. Tant par leurs intérêts puissamment constitués à l'échelle mondiale que par leur but réactionnaire, ces partis et syndicats sont les précurseurs du capitalisme étatique là où ils n'ont pas encore le pouvoir suprême. Et ce qui est pire, ils faussent sur tous les terrains la compréhension des travailleurs et prostituent la notion même de communisme. L'ancien réformisme était démocratico-bourgeois et collaborationniste; eux, ils induisent en réalité à livrer totalement sans défense la classe ouvrière à l'état omni capitaliste et sous leur ordre. Le reste, "euro communisme", "pluralisme", "parlementarisme" etc..., est hypocrisie tactique, fiction encroûteuse mise à nue lorsqu'apparaît une initiative révolutionnaire de la classe. Donc connaître et savoir expliquer le pourquoi, le comment, et le quand de si importants changements relatifs à la situation du mouvement ouvrier entre les deux guerres, sera non moins déterminant que le programme de lutte pour l'avenir immédiat. Une connaissance critique des principaux avatars historiques depuis 1914 se fait indispensable. Là COMMENCE, pour les noyaux d'esprits révolutionnaires, la conscience qui leur permettra, au sein de la classe, d'être un ferment de subversion communiste.

Nonobstant, même le meilleur de ces groupes, pour autant d'ouvriers qui s'y soient individuellement incorporés, ne réussira à éveiller la conscience dans la majorité du prolétariat à travers la simple divulgation d'idées. D'innombrables entraves de la société actuelle et qui ne disparaîtront qu'avec elle, l'en empêche. Mais tout conflit avec le capital, même s'il commence pour de simples améliorations salariales, est susceptible d'aboutir à une lutte qui dépasse de loin les revendications initiales. La même chose peut se produire dans une région, une branche industrielle ou un pays entier. Ce qui est latent tendra toujours à se manifester en écrasant ce qui est apparent: c'est la vérité face à la fiction, l'avenir tournant le dos au passé. Si lors d'une telle situation, les actuels faussaires politico syndicaux continuent de dominer, tout reviendra en arrière. Au contraire, si au moins une minorité s'affronte à eux, en les mettant au pied du mur et en formulant révolutionnairement la lutte en marche, la conscience de classe aura fait un pas en avant propiciatoire d'actions plus grandes, pour aussi locales qu'elles soient. La combattivité de la classe jaillit irrésistible, explosive, dans des moments déterminés de son propre tréfond historique. Elle se cristallise par des faits qui ne sont pensés par la classe qu'après coup et qui leur donnent une base et de l'énergie pour d'ultérieures attaques.

Les pratiques évoluent ainsi comme la conscience, par bonds; c'est au secteur délibérément révolutionnaire de la classe qu'incombe la tâche d'assurer la continuité dans ce discontinu. Pour la majorité de la classe, la victoire décisive sera une réalisation avant d'être une intention consommée. Ce n'est pas pour rien que c'est la classe révolutionnaire, forgée par l'histoire en dépit de l'oppression et du *dogme* intellectuel qui accompagnent sa vie quotidienne. Par là même, bien plus qu'il y a 150 ans, une responsabilité en fin de compte déterminante, repose sur les noyaux révolutionnaires ouvriers. Il dépend de ces derniers que la révolution aille de l'avant ou refasse naufrage.

Depuis Babeuf et Marx, jusqu'à nous, la conscience révolutionnaire est le rayon de lumière créé par le choc entre l'exploitation et les exploités, c'est la subjectivité humaine en rébellion contre une objectivité qui pervertit et nie cette même subjectivité sans laquelle l'homme

n'est pas un homme mais un objet. Ou notre subjectivité harmonise le monde à ses exigences -et il n'y a pas d'autre issue- ou elle se soumet, servile, à la nauséabonde objectivité existente.

Le fait objectif engendre la parole-opération subjective- qui le nomme et le rend compréhensible; sans notre parole, la possibilité de révolution s'évanouira comme si elle n'avait jamais été présente. Et perdant son secteur le plus subjectivement révolutionnaire, la classe ouvrière rate-rait le coup qui en aurait fini à jamais avec l'amenuisement de l'homme exploité et la prostitution des autres hommes, exploités, eux.



§ Ecrivez-nous!
 § Prenez contact avec nous!
 § Militez pour la Révolution
 § Socialiste!
 §



PUBLICATIONS DU F.O.R. :

-en Français:

Parti-Etat, stalinisme, révolution	G.Munis Ed.Spartacus (112 pages)	13,50F
Les syndicats contre la révolution	B.Péret, G.Munis Ed.Eric Losfeld (94 pages)	10F
Les révolutionnaires devant la Russie et le stalinisme mondial	G.Munis (Reproduction photocopiée de l'édition de 1946, 45 pages)	25F
Fausse trajectoire de Révolution Internationale	(7 pages)	2F
Le "manifeste" des exégètes	B.Péret (Reproduction photocopiée de l'édition de 1946, 29 pages)	20F

-bilingue Français-Espagnol:

Pour un second manifeste communiste	Ed.Eric Losfeld (72 pages)	12F
-------------------------------------	----------------------------	-----

-en Espagnol:

Jalones de derrota, promesa de victoria	G.Munis (Reproduction fac-simile de l'édition de 1948, 517 pages)	39F
Llamamiento y exhorto a la nueva generacion	Imp.La ruche ouvrière (20 pages)	4F
Explicacion y llamamiento a los militantes, grupos y secciones de la IV Internacional	(Reproduction photocopiée de l'édition de 1949, 15 pages)	15F

Nous rappelons que la création du F.O.R. s'est effectuée en 1958. Les textes antérieurs à cette date n'expriment pas toujours des positions qui soient encore les nôtres aujourd'hui. Mis à part l'intérêt politique de ces textes, ils portent témoignage de la progression théorique qui a précédé la création du F.O.R..

Abonnements

ALARME organe du F.O.R. en France
 1 an.....4n°.....16 F
 ALARMA organe du F.O.R. en Espagne
 1 an.....4n°.....16 F

Les paiements de publications et les abonnements doivent être effectués à l'ordre de:
 ALARME
 CCP n°151628 U Paris

Permanences à Paris: nos permanences se tiennent sur la terrasse du café "Au canon de la Nation", au coin de la place de la Nation et de la rue du Faubourg Saint Antoine, Métro Nation, de 14 à 16 heures, les seconds et derniers samedis de chaque mois,

Nous signalons l'existence de notre groupe à Clermont-Ferrand. Pour prendre contact, écrire à la Boite Postale à Paris.

CLASSE RÉVOLUTIONNAIRE, ORGANISATION POLITIQUE, DICTATURE DU PROLÉTARIAT.

La théorie révolutionnaire doit elle être introduite dans la classe ouvrière de l'extérieur, comme le disait Lenine, ou bien doit elle provenir du sein même de la classe?

Ni une chose, ni l'autre dans un sens strict, ou bien l'une et l'autre à la fois en leur attribuant un sens très différent de celui que leur donnent les partisans de ces deux conceptions. Il ne s'agit pas de thèse à proprement parler, mais de façon de voir ce qui, par accumulation de multiples facteurs sociaux, s'est produit. La querelle semble absurde, car cela fait un bon siècle que l'on parle de révolution prolétarienne et personne n'ignore que ni l'idée de celle-ci, ni la théorie communiste n'ont été découvertes par la classe ouvrière. Mais cette querelle perd toute absurdité quand il s'agit de déterminer les relations entre révolution et organisation depuis n'importe quelle situation présente jusqu'à la dictature du prolétariat.

La bourgeoisie créa sa propre théorie révolutionnaire car, bien avant de s'approprier l'Etat, elle était déjà une classe possédante, et en général plus cultivée que la noblesse de la monarchie absolue. Le prolétariat, au contraire n'est pas et ne sera jamais une classe possédante; pour être imprégné de culture, il doit cesser d'être prolétariat. Nonobstant, se demander si l'ensemble de la théorie communiste et sa praxis correspondante doivent ou non provenir des salariés est une absurdité encore plus grande que de se demander si la chimie, la physique, la génétique, l'automation, la cybernétique etc... doivent être ou non l'œuvre du prolétariat. Car tout simplement, aucune science n'aurait atteint son développement actuel sans la présence de la classe ouvrière, ou plus précisément sans l'énorme richesse que sa position sociale l'oblige à créer et qui ne lui appartient pas. Bien que pour le moment toutes les sciences soient utilisées pour le contraindre encore plus, le développement de celles-ci ne pourra être maximum et pleinement scientifique qu'à travers le prolétariat pour le communisme. Il existe donc une relation palpable entre le prolétariat et les sciences bien qu'il l'ignore, et la relation deviendra possession avec la suppression du capitalisme.

La relation entre le prolétariat et la théorie révolutionnaire est beaucoup plus étroite, sans que la marge d'erreur dans cette relation importe car elle est simultanément marge de rectification et de développement. Nous devrions parler de pénétration bien plus que de relation. Elle n'apparaît pas, en effet, comme un savoir du capital dont le perfectionnement objectif réclame au bout du compte qu'elle se retourne contre lui - cas des sciences et de ses applications techniques - mais s'érige dès le début, insurgée contre la société fondée sur le capital et le salariat, s'enrichissant à travers les luttes du prolétariat contre le capital. C'est la condition de la classe ouvrière dans l'actuelle société qui provoque directement l'apparition de la théorie révolutionnaire. Sans le développement antérieur de la philosophie, des sciences humaines, des sciences exactes et de la société capitaliste elle-même, cela aurait été impossible. Mais elle se serait avérée complètement impensable sans les luttes et insurrections des travailleurs, depuis les plus anciennes jusqu'à la conjuration des égaux de Babeuf, sans les rebellions comme celles de Lyon en 1830 et

l'insurrection du prolétariat, absolument remarquable dans presque toute l'Europe, à partir de 1848. C'est la relation entre les facteurs matériels, intellectuels et humains émanant du développement historique et l'activité passionnelle, subjective des travailleurs, non moins facteur de l'histoire, qui donnera comme fruit, la théorie révolutionnaire. Il y a donc en elle à la fois interiorité et exteriorité du prolétariat, mais cela même qui se présente comme extérieur, non pas les hommes provenant d'autres classes mais le savoir, n'importe quel savoir, représente également son interiorité dans le devenir.

En raison de l'inexistence de son existence dans le monde industriel d'aujourd'hui, le prolétariat est l'anti-classe par antonomase, clé du communisme. Qui plus est, cette latence communiste laisse surtout voir, tant qu'elle ne se manifeste pas en acte, la stricte dépendance économique et culturelle de la classe vis-à-vis du capitalisme. Une telle dépendance interdit à la majorité des salariés la connaissance théorique sans laquelle il n'y aura jamais de révolution. Les exceptions individuelles qui pourraient exister à n'importe quel moment, échappent parce qu'exception, à la règle générale tout comme les révolutionnaires issus de la bourgeoisie échappent à la condition bourgeoise. Dans un cas comme dans l'autre, il ne peut s'agir que de minorités. Et ainsi apparaît dès le début une distinction entre LA CLASSE révolutionnaire et les révolutionnaires. Au point que, même si nous imaginions tous les révolutionnaires du passé, du présent, et du futur comme provenant exclusivement du prolétariat, ils continueraient à être distincts de la classe révolutionnaire tant que cette dernière ne passe pas du potentiel au dynamique, de sa latence communiste à la transformation communiste de la société. En période dominée par la réaction comme celle que nous vivons depuis 1937, lorsque toute sorte d'escrocs et de garde-chiourmes du prolétariat se disent communistes, la barrière entre classe et révolutionnaires se fait encore plus infranchissable, et ce jusqu'à l'usure de la situation.

L'affirmation de Lénine dans "que faire" est une simplification d'une autre simplification de Kautzky dans "les trois sources du marxisme". La pensée plus érudite que dialectique de ce théoricien social-démocrate l'amenait à concevoir la pensée révolutionnaire comme une distillation pure de la science et de la philosophie applicable ensuite au mouvement ouvrier. Avec plus de bon sens, Rosa Luxemburg affirmait que Marx n'avait pas attendu d'écrire "Le Capital" pour devenir communiste mais que c'est parce qu'il était communiste qu'il fut capable de l'écrire. En effet, il en est ainsi; l'existence des luttes ouvrières et en son sein l'existence de révolutionnaires étaient la condition primordiale de l'utilisation des sciences et de la philosophie pour élaborer la théorie révolutionnaire. La distinction entre classe révolutionnaire et révolutionnaires est imposée par le capitalisme qui l'élargit en période de calme. Mais nier son existence c'est nier la possibilité de révolution sociale. Confier l'avenir à l'automatisme économique-social revêt de l'évolutionnisme.

Ce qui précède permet d'aborder le problème de la connexion entre classe et révolutionnaires, entre révolution et organisation, entre parti et dictature du prolétariat, non pas abstraitement en imaginant les conditions idéales, mais concrètement à partir de la situation de fait existante et de l'expérience, qui ne dépendent d'aucun vouloir.

Le simplisme de l'interprétation citée de Lénine n'est pas l'unique origine de son centralisme démocratique dont on a tant parlé jusqu'à nos jours. A celle-ci s'ajoute l'idée tactique de répondre à la discipline et à la centralisation imposée à la classe ouvrière dans les usines, par une centralisation et une discipline parallèles, mais de signe opposé. IL NEGLIGEAIT SANS S'EN RENDRE COMPTE QUE L'ACTION REVOLUTIONNAIRE DE LA CLASSE SE DRESSE POUR ABATTRE LES FORMES D'ORGANISATION ET D'OBEISSANCE INSEPARABLES DU SYSTEME. De plus, il reste dans cette idée un relent de cette autre idée, à savoir l'utilisation révolution-

naire de l'Etat actuel, écartée depuis la Commune. En troisième lieu s'ajoute le travail politique illégal au sein de la Russie tzariste, qui excluait, dans la majorité des cas, les discussions et les décisions démocratiques. La direction, dans la pratique, était amenée à posséder encore plus de pouvoirs que le centralisme démocratique ne lui en octroie. Il en sera de même, par la force de la réalité répressive, dans n'importe quelle situation d'illégalité. Cependant le centralisme démocratique n'était pas un moyen pour répondre à une situation passagère. Il prétendait être, dans des conditions normales, la meilleure forme d'organisation des révolutionnaires et de son lien avec la classe ouvrière.

Moyennant l'expérience, les pouvoirs octroyés à la direction centrale, le fussent-ils de congrès à congrès, se révèlent postérieurement despotiques et l'un des instruments les plus traumatisants de la contre-révolution en Russie. Les critiques formulées à leur époque par Rosa Luxembourg et par Trotsky ont eu la plus tragique des confirmations. Et ce ne fut pas une moindre erreur de ce dernier que d'avoir adhéré au centralisme démocratique et d'avoir maintenu cette adhésion même après l'instauration du pouvoir stalinien. Il s'en rendit compte peu avant de mourir assassiné, puisqu'il ressentit le besoin de rappeler, en l'approuvant, sa première et énergique opposition. Cependant, cela n'a eu aucune conséquence pour ceux qui continuent à se réclamer du trotskysme. Plus incliné à désapprendre qu'à apprendre, dans cet aspect comme dans d'autres, le trotskisme continue de voir dans le centralisme démocratique un talisman organisationnel et l'utilise souvent comme massue.

Il est superflu de s'attarder ici sur la période qu'inaugure la contre révolution stalinienne, car il ne s'agissait alors plus de centralisme démocratique ni d'une conception quelconque sur la relation entre classe et parti, mais de consolider la bureaucratie sur ses nouvelles positions économiques et politiques. Par conséquent, la brutale et réactionnaire dictature régnant encore en Russie n'intéresse dans cette analyse, que dans la mesure où le centralisme démocratique contribua à son éclosion.

Le parti bolchévique n'indentifia jamais dictature du prolétariat et dictature du parti. Le tambourinage, "une seule classe, un seul parti", fut un stratagème de la contre-révolution. Par contre, même le décret qui interdisait les fractions au sein du parti bolchévique, rédigé par Lenine, prenait la précaution d'avertir que la mesure n'était pas un principe révolutionnaire, mais un simple apprêt d'urgence et provisoire, pour sortir d'une difficulté. Semblable précaution est plus que cruel sarcasme aujourd'hui, mais cela n'empêchera pas d'être un témoignage important contre la conception du parti unique, quelque soit l'allure qu'il prenne. Nonobstant, les bolchéviques n'ont jamais eu une conception équivoque de la relation entre classe révolutionnaire et révolutionnaires, et tendirent bientôt, dans leur pratique quotidienne, à occuper en tant que parti, la place du prolétariat. Lors de la clôture du X^e congrès, en 1921, la substitution était déjà plus complète que ce que croyaient Lenine, Trotsky, et les meilleurs militants, tant au sein de la direction que de la base. La base bolchévique elle-même substituée par la direction de celle-ci l'étant bientôt par le secrétariat d'organisation, du Staline était embusqué. Secrétariat qui irradiait et imposait un centralisme chaque fois moins démocratique.

C'est dans ce processus que le centralisme bolchévique joua un rôle néfaste. Grâce au pouvoir que par statut il conférait à la direction, le secrétariat d'organisation fut en condition, grâce à de simples affaires de secrétariat, de se débarrasser d'hommes et de comités gênants, de les substituer par ses adeptes, de se fabriquer des majorités à volonté, d'isoler et de priver de recours oppositionnel les dirigeants les plus marquants, à commencer par Trotsky; bref en condition de s'assurer la direction exclusive, durable et si absolue qu'elle surpasse de beaucoup celle des pires despotes du passé.

L'absence d'une conception claire et juste de l'unité dialectique prolétariat-parti révolutionnaire, aveugla les meilleurs bolchéviques, les empêchant de voir d'où provenait la contre révolution et les empêchant de réagir en conséquence. Ainsi, lorsque Lenine réalisa que Stali-

ne était un boucher déloyal très dangereux et que l'opposition politique entre ce dernier et Trotsky menaçait de couper le parti en deux, sa principale préoccupation fut d'éviter la rupture et de proposer comme remède (testament politique) l'augmentation du nombre des membres du comité central. Nous avons maintenant suffisamment de perspective historique pour affirmer que la scission aurait été tout au plus un moindre mal. En effet, bien que probablement cela n'aurait pas redressé la voie de la révolution, cela aurait forcé les contre révolutionnaires à sortir de leur repère et à se montrer en plein jour. Depuis bien avant, cela est aujourd'hui évident, il n'y avait pas d'autre solution que d'appeler la base contre la direction et le prolétariat contre le parti bolchévique. Déjà, dans l'insurrection de Kronstadt, les dirigeants virent une grave menace pour la révolution dans ce qui n'était qu'un branchement et un avertissement, sans qu'ils aient aperçus, par contre, comment la contre révolution naissait dans leur propre parti et que la répression des insurgés la favorisait. Et ainsi, même lors de la constitution de l'opposition de gauche, Trotsky et les siens s'abstinrent de recourir à la classe ouvrière contre un parti qu'eux mêmes tenaient pour dégénéré. C'est que, de manière subreptice, sans théorie nette, la supplantation de la classe révolutionnaire par le parti avait laissé des traces dans toutes les pensées. Par un tel chemin on pu passer, sans solution de continuité apparente, du centralisme démocratique au centralisme le plus policier et réactionnaire de tous les temps.

Ce qui a été dit plus haut à propos de Kronstadt vaut, en moindre proportion, pour les autres oppositions soviétiques, comprenant par là celles qui ont défendu le pouvoir des soviets. Un régime prolétarien doit savoir traiter les problèmes internes à la classe différemment des bolchéviques, même lorsqu'il s'agit de déviations de droite dans certains de ses secteurs. Si la classe dans son ensemble est incapable de s'imposer à ces secteurs au sein des organes de pouvoir, l'imposition des révolutionnaires gouvernants n'y réussira pas plus. En voulant jouer le rôle de la classe révolutionnaire, ils s'érigent en pouvoir indépendant d'elle et ceux là même qu'ils prétendaient combattre s'infiltrèrent dans leurs propres organes comme une invasion de termites. Car en période de révolution il n'existe rien de plus accommodant et de plus hypocrite que les mentalités bourgeoises à la recherche d'une situation confortable. Et ce ne sont certainement pas des attributs exclusifs de la bourgeoisie.

Nonobstant, aucune des oppositions soviétiques aux bolchéviques ne mérite d'approbation politique, sauf pour la revendication de la liberté dans les soviets. Elles n'avaient même pas une vision nébuleuse de ce que devait être la révolution en Russie et encore moins internationalement. L'opposition ouvrière que cajolent tant quelques groupes aujourd'hui, était en réalité une opposition de la bureaucratie syndicale, ce qui apparaît dans leur programme. Kolontai et d'autres de ses leaders trouveront bientôt leur place dans la contre révolution. Mais dans la grande confusion qui régnait alors, nombre de révolutionnaires alarmés s'y réfugièrent. Ils allaient bientôt mourrir en Sibirie en compagnie de ceux de l'opposition de Trotsky.

Avant de poursuivre, une réflexion internationaliste s'impose. Il est difficile de croire que la révolution russe aurait pu être sauvée une fois que la NEP libéra les relations marchandes. Mais pouvait être sauvée la révolution mondiale, qui continua de roder d'un pays à l'autre jusqu'à l'Espagne de 1936-37. Si le prolétariat mondial avait assisté sans équivoque, à la fin de la révolution russe, il aurait tourné le dos à Moscou et à ses partis, déjà disposés à lui lier les mains partout, et de nouvelles organisations révolutionnaires auraient surgi facilement. Il manqua en Russie quelque chose de semblable au 9 Thermidor français, lorsqu'au lendemain de la destitution du comité de Salut Public, les têtes de ses membres roulaient dans les paniers de la guillotine et avec elles la révolution. Ce ne fut pas, bien entendu, la peur de la mort de la part des ennemis du stalinisme qui les empêcha de faire quelque chose qui marquat cette solution de continuité indéniable

pour tout le monde et salvatrice pour la révolution internationale, mais l'identification de fait entre dictature de classe et dictature de parti. Cinquante années de catastrophiques défaites prolétariennes et d'une prostitution idéologique qui continue encore d'imprégner les consciences, trouvent leur origine dans cette erreur.

Rien de ce qui précède n'empêche de nier catégoriquement que la contre révolution fût représentée d'avance par le centralisme démocratique ou qu'elle fût engendrée par son extrême application avec la suppression des partis et des fractions. Les faits se sont chargés de démontrer que de telles mesures ne prêtèrent pas service à la révolution mais à ses ennemis. Cependant, la contre révolution ne peut en aucun cas prospérer sans bases économiques et sociales. Ses bases lui donne sa première impulsion, en les élargissant, elle progresse. C'est déjà dire que la contre révolution a pour origine le CAPITAL, non en le ramenant aux bourgeois, mais en le centralisant à discrétion de l'Etat. L'indétermination de la révolution russe, ni bourgeoise ni communiste, le faisait entièrement dépendre du passage de sa première phase démocratique (anti féodale) à la phase communiste où les instruments de production, production et distribution reviennent collectivement à la classe ouvrière; Soit d'atteindre cette phase, la révolution fait marche arrière officiellement avec la NEP et se désarme en se livrant à l'Etat qui allait disposer à sa guise de sa plus value existente et à venir. L'idée du repli stratégique de Lenine: un capitalisme d'Etat régi par la démocratie soviétique en attente de la révolution européenne, n'eut pas et ne pouvait même pas avoir un début d'application. Tout capitalisme est obligatoirement administré par ceux qui collectent la plus value. Dans ce cas, ce fut non seulement la bureaucratie qui proliférait depuis les comités locaux jusqu'au Kremlin, mais également des trafiquants en nouveaux et bons termes avec la bureaucratie grâce à la NEP, des bourgeois désireux de bien vivre, des techniciens et intellectuels qui avaient boycotté la révolution et jusqu'aux aristocrates faisant une humble révérence aux nouveaux parvenus. Telle fut la base sociale de la contre révolution.

D'autre part, si la bourgeoisie s'était montrée incapable de faire SA révolution et d'étendre SON système en Russie, ce n'était pas seulement dû à la menace communiste représentée par le prolétariat, mais également au fait que le développement du capital privé était déjà dépassé par la concentration dans les grands trusts internationaux et dans l'Etat. La contre révolution stalinienne découvrit empiriquement que la forme capitaliste d'Etat était la plus efficace, tant pour éloigner la révolution communiste que pour rivaliser avec le capitalisme international. Cela même qui permit la prise du pouvoir par le prolétariat dans un pays arriéré, bourré d'anachronismes économiques, sociaux, religieux, etc..., permit ensuite à la contre révolution de concentrer le capital jusqu'au degré maximum consenti par le système capitaliste dans son ensemble. Deux mouvements dialectiques de sens opposé se produisirent en Russie, l'un vers la révolution communiste, en passant par la révolution démocratique faite par le prolétariat, l'autre vers le capitalisme d'Etat, délaissant la propriété individuelle. La révolution ne fut que politique, la contre révolution ne devait être que politique mais non pour cela moins sanguinaire.

Et, une fois de plus, sur le terrain économique, l'identification entre classe et parti joua un rôle contre le prolétariat et contre les révolutionnaires, et s'ajoute à cela par la suite l'assimilation entre propriété socialiste et propriété étatique, alors pure falsification. En conséquence, sont à refuser les méthodes organiques du bolchévisme et toute substitution de la classe ouvrière par une ou plusieurs organisations combinées. De plus, le plus riche enseignement que révolution et contre révolution nous offre en Russie, c'est l'impossibilité de faire une révolution en deux temps, démocratico-bourgeois le premier, et socialiste le second. Le capitalisme s'ouvrira toujours un chemin si, dès le début, on ne tarit pas sa source: la production et la distri-

bution fondées sur le travail salarié. Sans commencer par là, la révolution permanente est autant une chimère fébrile que la permanence de la révolution. Ce qui doit compter pour chaque prolétaire, c'est le niveau industriel du monde, et non celui de "sa" nation uniquement.

De mal en pis, le centralisme démocratique se transforme presque en une fumée de juristes bourgeois aux yeux du centralisme organique de la tendance inspirée par Bordiga. Son simple énoncé indique que le terme "démocratique" a été proscrit avec mépris, laissant comme simple domiciliaire le centralisme. L'autre terme, "organique", n'ajoute rien sinon qu'il redonde. Uni au premier, l'expression ne signifie rien de plus que centralisme centraliste. C'est cela en effet ce que veut exprimer cette tendance qui se délacte en durcissant les erreurs du bolchévisme et en les arborant comme Panacée révolutionnaire.

Dans la démocratie, elle voit une entrave à la révolution et pour le prolétariat, car est ce que la validité révolutionnaire d'une théorie ou d'une mesure concrète peut être décidée par majorité de voix? Voilà là une découverte du bordiguisme. Personne, en effet, ne peut répondre oui à une telle lapalissade. Mais en faire la base d'une conception organique, c'est affirmer implicitement que la validité d'une théorie peut et doit être décidée par une minorité, avec ou sans vote. Le bordiguisme esquive le problème en nous garantissant sans sourciller que "si les directives données sont justes, il ne peut y avoir de conflits entre la base et la direction". Ce n'est pas pour rien qu'il s'agit d'un centralisme ORGANIQUE, c'est à dire d'une relation entre base et centre du parti, entre prolétariat et parti, entre gouvernants et gouvernés après la révolution, qui se régule elle-même, comme un métabolisme corporel. Voilà encore une autre découverte du bordiguisme qui permet à ses fidèles le plus hautain et vide mépris d'une démocratie qu'ils croient avoir dépassé scientifiquement avec de telles stupidités.

Bien au contraire, ce qui saute aux yeux, c'est qu'il peut y avoir conflit avec des directives justes, comme il peut ne pas y en avoir avec des directives érronées. Mais la classe ouvrière, les organes du pouvoir, le parti, sont vus par le centralisme organique comme une ruche où, sauf accident secondaire, tout marche à la perfection pour autant que la répartition hormonale entre les femelles ouvrières, les faux bourdons et le centre de la ruche, la reine, conserve les doses et la qualité requise. Dans le cas présent, il faut mettre, cela s'entend, à la place des hormones, la pensée révolutionnaire secrétée par le centre, la direction du parti. L'effet à la même valeur et la même inéluctabilité qu'une réaction chimique. Cette assimilation d'un parti révolutionnaire et de la classe ouvrière à un organisme ou une colonie d'organismes animaux, relève entièrement de naturalisme, non de la dialectique matérialiste, et si elle a des antécédants philosophiques, ce n'est certainement pas dans le mouvement révolutionnaire.

L'ancienne philosophie chinoise établissait une relation naturelle ou spirituelle, constante entre l'Empire et l'Empereur, et postulait la même unicité de salut ou de dégénérescence, d'efficacité ou de torpeur, qui rend illusoire et superflue toute forme de démocratie ou de contrôle de dirigeants. Semblables organismes appliqués à ce qui constitue un complexe physiologique, c'est le savoir du despotisme oriental. On le trouve également en Inde et il a encore certaines lueurs dans les liens qui, durant le moyen âge, unissaient les vassaux au seigneur. Le bordiguisme le ragailardit avec des elixirs prolétarisants et économistes, et nous les met sous le nez comme s'il s'agissait d'une pure effluve marxiste. Et cela jusqu'au délire.

Le bordiguisme a des mérites incontestables. En premier lieu, avoir maintenu durant la guerre une attitude internationaliste. En second lieu d'avoir toujours dénoncé le stalinisme sans aucun atermoiement, malgré le fait de l'avoir traité de réformiste, ce qu'il n'est pas, et également d'avoir reconnu en Russie un capitalisme d'Etat, bien que sur ce point, son analyse laisse à désirer. Il n'est pas question de lui oter

cette valeur. Mais il faut lui dire catégoriquement NON lorsque, à force de présomption, il s'auto sacralise. Le Parti Historique de la Révolution, comme qui dirait: les révolutionnaires de sang bleu, la crème des crèmes, les seuls aptes à dire et décider ce qui est ce qui n'est pas juste dans la théorie et dans la pratique... et à nous l'imposer si jamais un jour le pouvoir lui tombait entre les mains. Car la dictature du prolétariat, c'est la conception bordiguiste, et elle ne peut être que la dictature exercée par le parti, cerveau de la classe même par délégation, puisque le parti lui-même dépend de son "centre", cerveau des cerveaux. Le bordiguisme se couronne donc lui-même avec sa plus grande découverte: c'est lui le parti historique du prolétariat, c'est à lui d'assumer la dictature et à lui seul; le doute même constitue un attentat opportuniste contre le Parti, donc contre le prolétariat en tant que classe et donc contre la révolution elle-même. A force de se subjectiviser comme tendance révolutionnaire, il s'écarte du marxisme et tombe à plat dans un pontificalisme rédempteur. Par un tel chemin, c'est plus qu'évident, le prolétariat continuera d'être objet et non sujet de l'histoire, jusqu'à sa disparition dans un communisme que lui aurait donné philanthropiquement, gracieusement et qu'il le veuille ou non, le parti en question.

Même en supposant que cette organisation, ou n'importe quelle autre, fût inattaquable du point de vue révolutionnaire, la prétention n'en serait pas moins absurde et pratiquement une vulgaire usurpation. Car le Parti Historique ne pourra jamais être que le prolétariat lui-même en action révolutionnaire. Aucune organisation ne réussira à lui faucher cette fonction sans la détruire, car ce qui porte le mouvement d'une classe, son devenir, n'admet aucune camisole de force, ni d'imposition partidiste, pour aussi savantes et raffinées qu'elles fussent. Ce mouvement, c'est la conquête de la liberté face à la nécessité et par conséquent, c'est seulement avec la liberté du prolétariat que se réalisera la dictature du prolétariat, transition vers la liberté de tous les humains. Et soit dit en vain pour eux, que les bordiguistes déposent leur ridicule et idéaliste prétention d'être lesoints de la tâche révolutionnaire des masses travailleuses. Dans le cas invraisemblable qu'ils réussissent à gouverner, leur dictature commencerait à jouer immédiatement un rôle réactionnaire, malgré tout ce qu'avant ils auraient fait de positif. Heureusement, ce danger n'existe qu'à peine. Leur conception est rebutante, et eux même ne comptent pouvoir nous faire le présent de leur prolétarissime savoir gouvernant que le jour du dernier craquement du capitalisme avec la baisse catastrophique du taux de profit. C'est à dire le jour où il n'y aura plus de commerce capitaliste possible. On est ou l'on est pas scientifique.

"La révolution n'est pas une affaire de parti", décréta Otto Rhule en son temps avec la gauche allemande, et des années plus tard, Pannekoek le détailla dans son petit livre "le communisme des conseils". Chez eux, la conception bordiguiste du parti s'inverse en une conception conseilliste de non parti, qui aujourd'hui se reproduit par ci par là dans des groupes de militants échaudés par l'expérience Russe, bien qu'en général, sans l'affinage révolutionnaire des premiers.

Examinées avec rigueur, il ne s'agit pas de deux conceptions diamétrales, mais d'une même manière de poser le problème, de façon naturaliste qui part, dans un cas, de la théorie révolutionnaire comme absolu historique incarné par le parti, dans l'autre cas d'une virtualité empirique du prolétariat, élevée également à l'absolu historique moyennant les conseils. Selon ce que l'on choisit, la garantie de la révolution communiste est dans le Parti ou dans les conseils. Et de la même façon que le naturalisme de la conception bordiguiste procède d'une assimilation du prolétariat et du Parti à un complexe physiologique, celui de la conception conseilliste emmure ce même complexe entre les limites de la classe ouvrière, en excluant tout parti. Aux yeux des premiers, la démocratie est une dérision, alors que dans sa forme ouvrière ou conseilliste, elle est le suprême pour les seconds, l'agent exclu-

sif de la révolution et du communisme.

Une difficulté insurmontable de l'idée conseilliste consiste en ce que sa première mesure devrait aboutir à l'interdiction de tout parti, décapitant du même coup son fameux agent révolutionnaire: la démocratie ouvrière. Tout regroupement d'individus par affinités d'idées ou de conceptions théoriques est un parti. Les anarchistes, malgré leurs dénégations, ont toujours été un parti politique. Ni les conseillistes, ni aucun groupe se prévalant d'une théorie ou d'une autre, ne constituera jamais un cas particulier. C'est ce qui fait que la conception de non parti, amènerait les conseillistes à exercer eux même la dictature et non le prolétariat, de la même manière que les bordiguistes, qui avant tout la réclament pour eux.

Avant de le situer au stade post révolutionnaire, le projet conseilliste présente un défaut qui l'empêche d'être réalisable. L'apparition des organismes ouvriers ou conseils, doit être, selon leur conception, bien antérieur au moment de la prise de pouvoir politique, et doivent disposer, encore au sein de la société capitaliste, de conditions maximales de liberté durant un temps indéfini. Sans elle, en effet, il serait impossible que par leur propre expérience et délibération, étrangers à l'expérience et à la théorie du ou des partis révolutionnaires, les conseils arrivent au moment et à la décision de la prise du pouvoir, ne parlons pas d'autres décisions de plus grande envergure. En imaginant un tel cas possible, la révolution elle même devient superflue. La transformation du capitalisme en communisme, serait un processus réformiste, évolutif et non révolutionnaire. Tant et si bien que l'empirisme inventeur des conseils devrait se perpétuer jusqu'à la disparition des classes et de ses innombrables conséquences. Au nom d'une expérience - qui à bon compte se limite à l'être tant bien que mal - la révolution et la contre-révolution russes, le conseillisme jette par dessus bord toute la théorie et l'expérience révolutionnaire acquises au cours d'un siècle et demi, théorie et expérience que recueillent, ne serait-ce que fragmentairement, et avec des erreurs, les tendances révolutionnaires.

D'autres parts, il est loin d'être indubitable et encore plus loin d'être obligatoire que les organes ouvriers de pouvoir - ou conseils - s'organisent avant l'anihilement du pouvoir capitaliste, et ce ne sont pas les tendances révolutionnaires actuelles, trop attachées, malgré tout, au modèle russe, qui y changeront quelque chose en vivant suspendues à leur création. Une révolution est une chose trop profonde et protéique pour être sujette à des règles de déroulement. C'est là où apparaît la spontanéité et non dans ce que prétend le soit disant spontanéisme.

Au cours de la révolution allemande de 1918-1919, où surgirent des conseils par répercussion des soviets russes, ces organes furent médiatisés tout de suite par diverses tendances pseudo ou semi-révolutionnaires. Au lieu de progresser expérimentalement, ils firent marche arrière jusqu'à annuler leur potentialité révolutionnaire. En Chine, ils ne s'imposèrent pas non plus à l'ordre de dissolution de Staline via Mao Tse TOUNG et compagnie. Par contre il n'existait pas un seul conseil en 1936 en Espagne avant que le prolétariat ne mette en mille morceaux l'armée nationale et avec elle toutes les structures capitalistes. S'appelant comités, ils apparurent, non comme la condition de l'action insurrectionnelle, mais comme son résultat instantané. Pendant plusieurs mois, ils gagnèrent localement des prérogatives économiques et politiques, se réduisant ensuite jusqu'à leur extinction, due à la même insuffisance révolutionnaire que dans les cas cités. L'exemple espagnol démontre encore mieux que les autres la fausseté de la conception conseilliste, mais quant à l'apparition des organes de pouvoir, elle tendra probablement à se répéter avec des variantes, chose qu'insinua la situation de Mai 68 en France.

En résumé, manquant d'inspiration révolutionnaire sûre, pour aussi loin qu'ils aillent, les conseils ou organes ouvriers de pouvoir ne sont qu'un épisode important de la lutte des classes, MAIS CIRCONSCRIT DANS LE CAPITALISME OU RAMENE A LUI, comme le démontre le cas de l'Espagne et bien que d'une autre façon, celui de la Russie. Par sa propre nature, l'existence des conseils et donc son expérience, ne peut se prolonger très longtemps sans attendre le premier but révolutionnaire: déraciné le capitalisme. La relation classe théorie révolutionnaire (dans son aspect agissant conseil parti) n'est pas une greffe artificielle de deux facteurs d'origine distincte, mais la manifestation dialectique, l'unité duelle d'un même devenir historique. Elle seule ouvrira la porte, grâce à la révolution et au communisme, à une unité dialectique supérieures, entre la nature et l'espèce humaine.

On peut reprocher avec raison que les partis sont coupables de la défaite des conseils, fait illustré par les conseillistes à l'aide des empreintes de la révolution russe. Quelques unes de ces empreintes sont retouchées, mais cela n'enlève rien au fait que les bolchéviques, s'acaparant les soviets, se substituèrent au prolétariat en tant que parti et facilitèrent la contre révolution, cela même qu'ils voulèrent éviter. Sans considérer ici la particularité de la révolution russe, le défaut se trouve dans la conception qu'ils avaient du parti et des organes de pouvoir. Ce défaut appelle un autre genre de conception, mais réaffirme au lieu de l'annuler, l'unicité nécessaire entre organes de pouvoir et parti. Sans les idées des bolchéviques, sur la révolution mondiale, les soviets n'auraient jamais exercé le pouvoir, ne serait ce qu'un instant. En bien ou en mal, cette relation existera toujours, car il n'existera jamais de pratique révolutionnaire DURABLE sans idées, ni d'idées révolutionnaire VALABLE sans pratique.

Les conseillistes croient avoir découvert le remède infailible contre la bureaucratisation, comme si le virus ne pouvait infecter les conseils autant qu'un parti, un ouvrier non moins qu'un intellectuel. La classe en tant que telle ne peut se bureaucratiser, mais une partie de ses composants le peut. Les exemples abondent. Le remède doit s'attaquer aux causes et non aux effets. Là où il existe des fonctions spécialisées à réaliser, distinctes de celles de la vie quotidienne de la majorité, le virus bureaucratique croitra d'autant plus facilement, relativement à l'honnêteté révolutionnaire de ceux qui les réalisent. Car la cause principale de la bureaucratisation, dispositions psychiques comprises, se trouve dans la satisfaction artificielle, purement vaniteuse, que les hommes cherchent pour couvrir l'absence de satisfaction individuelle véritable, et la carence de personnalité auxquelles ils ne peuvent échapper dans la société d'exploitation. C'est une manifestation de l'aliénation de l'homme et elle ne disparaîtra complètement qu'avec la mort de cette dernière. Ce qui importe, c'est qu'une révolution structure la société de manière à faire disparaître la loi de la valeur et l'Etat. Avec la désaliénation qui en résultera, les satisfactions bureaucratiques et les graves dangers qu'elles comportent, s'estomperont.

Aucune tendance conseilliste, nouvelle ou ancienne ne semble s'être rendue compte que les conseils ouvriers ne sont qu'une forme organisationnelle passagère, provisoire, de même que la domination sociale de la CLASSE ouvrière. Si cette dernière doit disparaître, unique preuve de l'accès au communisme, les conseils ou organes de pouvoir également. Ils ne dureront donc que le temps nécessaire à la disparition de l'empreinte infâme des classes. Par contre, le regroupement d'individus par tendances, c'est à dire PAR PARTIS, acquerra plus d'importance et de fécondité grâce à la culture généralisée qui mettra de côté la millénaire division entre travail intellectuel et travail manuel. Il ne s'agira pas, bien sûr, de partis au sens actuel du terme, avec des intérêts matériels opposés, ou simplement de prestige, mais de grands courants de pensée, en lutte loyale pour telle ou telle solution à tel ou tel problème. La société actuelle stéréotype les hommes par catégories, diminue, supprime ou pervertit la personnalité de chacun. Par contre, l'in-

dividualisation maximale de chacun, qui s'étendra et s'affirmera au fur et à mesure de l'organisation du communisme, mettra en jeu les capacités de choix et de création dans tous les domaines, capacité dont aujourd'hui personne ne dispose. La division et le combat entre partis auront lieu sans amoindrissement matériel et moral, et favorisera le devenir collectif. Bien avant, les conseils se seront dissous, comme les classes, dans le conglomérat humain.

Des deux termes de l'unité dialectique: conseils-parti (prolétariat-théorie révolutionnaire dans sa forme générale); l'un est périssable alors que l'autre ira en se revivifiant et en se diversifiant en contenu et nombre au fur et à mesure de l'approfondissement et de l'élargissement de la connaissance de l'humanité, en tant que terme antithétique complémentaire du monde extérieur. Pour cela même, il est important de réaffirmer encore plus fortement, qu'aucun parti ne pourra se substituer aux conseils ou les manipuler, sans les détruire et se détruire lui-même comme facteur révolutionnaire. Uniquement par facilité d'expression, et en incorporant diverses nuances en une seule couleur, on peut parler de parti au singulier, de la même manière que le Tiers Etat pris comme parti avant la révolution française. Bien que l'on puisse supposer que dans certains cas la révolution soit inspirée principalement par un seul parti ou qu'elle s'identifie à lui, il possède en lui-même divers germes de plusieurs autres partis dont les contours se profilent dans la période post-révolutionnaire. Ils peuvent également surgir en marge. N'importe comment, la lutte de tendances au sein des organes ouvriers de pouvoir doit être complètement libre et sujette à la majorité. La dictature de la bourgeoisie sur la société a sa plus haute expression dans l'exercice simultané ou successif du pouvoir par plusieurs de ses partis. Le prolétariat est beaucoup plus homogène que la bourgeoisie. Sa cohésion matérielle augmentera après la prise du pouvoir, en même temps qu'elle cessera d'être une classe et que se multiplieront les possibilités de prendre des initiatives dans le domaine social comme dans n'importe quel autre. La pluralité des partis lui sera d'autant plus propice qu'elle préfigure la gamme infinie de la connaissance désaliénée et qu'elle préfigure également la conquête de la liberté face à la nécessité, soit dit sans demander d'excuses aux détracteurs de la liberté au nom de la dictature du Parti. La dictature du prolétariat n'a rien à voir, avec la tyrannie individuelle ou collégiale. C'est une situation sociale induite, comme le courant d'un circuit électrique dans un autre, par la relation de classes antérieures, en conséquence provisoire et au lieu d'en exclure la démocratie, on doit lui donner toute sa véracité et une ampleur méconnue auparavant.

Donc, il est important, bien que non décisif, de définir ce que l'on doit entendre par parti révolutionnaire. Parler de révolution et de communisme pour un futur plus ou moins lointain, est du charlatanisme pervers dans certains cas (Stalinisme avoué ou honteux) et dans d'autres cas un conservatisme économiste attardé. Les premiers cherchent intentionnellement le capitalisme d'Etat; pas les seconds, mais ils y tomberaient par vice de conception et atavisme. Il ne suffit pas non plus d'accepter et de défendre le pouvoir politique des conseils ouvriers, l'armement de la classe et la socialisation de l'économie, il faut préciser encore en exigeant:

- a) Que le pouvoir des conseils ne soient pas assimilés à celui d'un ou de plusieurs partis,
- b) Que l'armement de la classe exclue la formation d'une armée ou d'une police professionnelle,
- c) Que la socialisation signifie, rendre à la société les instruments de production, indirects et auxiliaires inclus (centres d'enseignements, d'information, ...) cela par l'intermédiaire de la classe ouvrière dans son ensemble, et l'attaque immédiate et irrémédiable de la loi de la valeur (échanges d'équivalents) jusqu'à sa disparition médiate, le tout en contraposition à la propriété d'Etat et à n'importe quel contrôle ouvrier ou autogestion.

situés dans ces lignes générales, doit s'incliner. Par contre, il doit appeler aux armes quiconque les transgresse, même s'ils sont majoritaires, et contre ceux qui prétendent assumer à leur compte la tâche communiste du prolétariat.

Nonobstant, ni ce qui est dit ici, ni aucune autre éventuelle précaution ne constituera une garantie certaine face au danger contre révolutionnaire, pas même le droit d'insurrection bien établi. Tant que ne tomberont pas jusqu'à leur disparition, les relations capitalistes de distribution, qui présupposent celles de production, le danger existera. De là, le fait que toute révolution à venir doit, AVANT TOUT, se préoccuper d'en finir avec le travail salarié, assise de la destructrice loi économique de la valeur et de toutes les valeurs marales du capitalisme, outre ses corruptions décadentes et stupidement présentées comme révolutionnaires.

RESUMONS: La distinction entre classe révolutionnaire et les révolutionnaires, si visible en période de léthargie politique, commencera à se résorber avec la révolution et se dissipera avec l'actuelle ornière économique culturelle, qui montre en dernière analyse d'où elle procède. Ce ne seront pas les révolutionnaires et en conséquence leurs partis qui s'éteindront, mais c'est la société entière enfin en possession d'elle-même et par son fonctionnement propre, qui sera révolutionnaire.

Quand à la structure organique particulière d'un parti révolutionnaire, nous ne pouvons nous la représenter qu'inspirée par les tâches post révolutionnaires, telles qu'elles sont exposées ici, et desquelles surgissent d'elles-mêmes les tâches révolutionnaires. La stratégie engendre la tactique, la finalité prépare ses propres moyens. Il n'est pas nécessaire, et cela ne correspond pas à cet exposé, de formuler les statuts d'un parti. Mais par contre il est opportun d'établir quelques points importants, sur lesquels l'expérience témoigne.

1) A l'exception de ce qui pourrait servir à la répression policière, la polémique politique ou théorique doit être publique, et non interne, réservée aux affiliés. Même lorsqu'elle aura lieu dans des bulletins spéciaux, ceux-ci doivent être mis à la disposition de tout travailleur, avec ou sans tendances. La pensée révolutionnaire ne se concilie avec aucune sorte d'ésotérisme, ni même d'ésotérisme formel tel que "pour nos militants seulement".

2) Le droit de fraction doit être garanti par les règles de l'organisation, jusqu'à la limite compatible avec cette dernière.

3) Dans tous les organismes élus, les minorités doivent être représentées proportionnellement, depuis l'échelon local jusqu'au mondial s'il existe.

4) La sélection de comités doit se faire par vote direct jusqu'à l'extrême limite permise par les possibilités de relation entre désigneurs et désignés éventuels, évitant par là la désignation d'un comité restreint par un autre ou plusieurs comités élus par vote direct ou de second degré.

5) Le congrès élit la direction du parti, et elle-même, s'il y a lieu, une commission restreinte pour s'occuper des affaires courantes, mais sans pouvoir de décision.

6) Aucun comité n'aura la faculté de s'incorporer par décision propre de nouveaux membres, même provisoirement, tant qu'il n'y a pas consentement des militants ou de leurs délégués. Ce droit, comme celui de destitution, revient constamment et exclusivement aux militants.

7) L'expulsion d'une section ou d'une fraction doit se décider à la

majorité des deux tiers. La direction aura seulement le droit de formuler une pétition d'expulsion. S'il s'agit d'individus, la direction aura la faculté de suspendre leurs activités extérieures en tant que membres du parti, jusqu'à la décision définitive des assemblées, mais sans pouvoir les priver entre temps des droits d'expression et de vote.

8) Comme règle générale, d'où l'on peut en tirer d'autres très concrètes, il faut éviter que la direction soit en condition de prendre des mesures d'organisation et d'attitudes politiques qui, une fois décidées, soient difficiles à rectifier; il faut se prévenir contre le fait accompli. Ce n'est pas la marche forcée pour l'ensemble des militants qui fait la force d'un parti révolutionnaire, mais leur commune inspiration combattive, politique, théorique, philosophique et morale. C'est elle qui donnera une cohésion et une force d'irradiation qu'aucun règlement disciplinaire ne peut atteindre.

9) Il doit être écrit que le parti est un instrument et une partie de la classe révolutionnaire, sans qu'il puisse dans aucune circonstance, prendre sa place ni réaliser son rôle historique. LA CONFIANCE DE LA CLASSE, IL FAUT LA GAGNER; EN LA DETRUIANT, ON LA DETRUIT. Par contre, le droit de faire appel à la classe contre le ou les partis, le sien y compris, doit être garanti.

Ce qui pousse la classe ouvrière à la révolution et au communisme, ce ne sont pas ses connaissances théoriques, ni une aspiration idéale, mais la nécessité de cesser d'être une classe salariée, une classe, sans plus. Une telle nécessité, est chaque jour plus étouffante et palpable, et coïncide avec un devenir supérieur pour l'humanité. Tout ce qui lui fait obstacle est faux, suspect, ou encore pire, abjecte dissimulation d'arrivistes ... ou de gens déjà arrivés.

Si entre cette nécessité révolutionnaire de la classe, résumé de son rôle historique, et les révolutionnaires de diverses provenances, s'interposent des idées, des tactiques et des stratégies apprises, ils devront les jeter par dessus bord pour mériter le nom de révolutionnaires.

En Espagne en 1936, une phrase de Durruti devint célèbre: "Nous renonçons à tout, sauf à la victoire". De là partit la glissade anarchiste au côté du stalinisme, et de ses alliés qui disaient: "d'abord la guerre, après la révolution." Tout autre aurait été le développement de cette situation, si les anarchistes avaient rectifié le tir, en disant: "Nous renonçons à tout, sauf à la révolution et au communisme".

L'état capitaliste aurait été formellement aboli et le pouvoir serait resté, intégralement, aux mains des comités, gouvernement de la classe ouvrière.

Ainsi donc, la devise de ceux que l'on peut considérer comme révolutionnaires malgré leur conservatisme d'école, doit être: "Nous renonçons à tout, sauf à la révolution et à la suppression du travail salarié, fer de lance du communisme."

Dans cette tâche se trouve le lien et la fusion finale de la classe et des révolutionnaires. Dépasser la distinction, c'est dépasser la théorie, ce qui ne peut être réalisé qu'en la transformant en réalité sociale.

Imprimerie: Ed. Syros
9 rue Borromée 75015 Paris
Dépot légal: 3^e trimestre 81
Directeur de la publication:
P. Maréchal
C. P. 61830

Pour toute correspondance:
ALARME
Boite Postale 329
75624 Paris cedex 13